

Zeev Sternhell (1935-2020)

L'annonce du décès de **Zeev Sternhell** a chagriné tous les lecteurs de *La Raison*. Survivant des ghettos juifs polonais, c'était un intellectuel et un polémiste reconnu, historien, homme de paix, militant. Il fut cofondateur du mouvement israélien *La paix maintenant*, opposé à la colonisation sioniste, victime d'un attentat, dans lequel il est blessé, de la part des ultra-nationalistes israéliens. En février 2018, il comparait le sort des juifs avant la guerre et celui des Palestiniens d'aujourd'hui. « *Il a été une voix fondamentale pour le droit des Palestiniens et contre l'occupation des territoires* », a déclaré à sa mort **Ayman Odeh**, représentant des partis arabes israéliens. **René Backmann** a titré sa nécrologie dans *Mediapart* « *Mort d'un Juste* ». On ne peut mieux dire.

On ne peut dissocier sa vie politique de sa vie intellectuelle. Mais il serait malhonnête de dire que tout dans sa vie intellectuelle méritait une approbation sans faille et il n'est nullement certain que lui, homme de conviction et de litige, eût approuvé une unanimité de louanges superficielles.

Les anti-Lumières

Faisons un crochet dans la chronologie et parlons d'abord de *Les anti-Lumières. Du XVIIIe siècle à la guerre froide* (2006). On peut estimer que c'est son livre le plus important. Sternhell était d'abord un historien des idées ; c'était sa force mais, incontestablement, sa faiblesse. Il ne s'agit pas ici de dire tout ce que l'on peut penser de la branche « *histoire des idées* » dans la forêt générale de l'Histoire. Si « *l'Histoire est la science des hommes dans le temps* » pour rappeler le fort propos de **Marc Bloch**, notre maître à tous, il est assurément délicat de séparer l'histoire des idées de l'histoire des hommes, des forces sociales, des économies, des sociétés. Pourtant, dans cet exercice périlleux, *Les Anti Lumières* est d'une rare qualité¹.

Il dévoile un important corpus idéologique commun (avec, évidemment, certaines différences ou contradictions de la part des protagonistes) entre les anti-Lumières (**Burke, Herder, Taine**, pour parler bref), la sociologie durkheimienne, **Augustin Cochin, François Furet** et **Pierre Rosanvallon** (pour ne prendre que ces deux exemples contemporains) et la Doctrine sociale de l'Eglise. En fait, c'est celle-ci qui est la pierre angulaire de l'ensemble (et pas seulement d'un point de vue chronologique). Cette idéologie d'ensemble est fondée sur l'organicisme, le corporatisme, la subsidiarité, la foi (au sens de « *la croyance en un dogme* ») et l'obéissance à l'autorité. On peut y ajouter le regret de *l'Ancien-Régime* et la crainte des révolutions. Cette théorie se présente comme non-politique, puisqu'elle est la formulation d'une situation immuable et que la politique est mouvement visant à modifier cette situation immuable. C'est un élément basique des anti-Lumières : rien ne peut bouger. *Vanitas, vanitatum*. Tout est vain, tout est illusoire. Pas de politique ...

Mais il existe un danger terrible et le livre n'y échappe pas : extraire, en quelque sorte, les idées de leur contexte, des forces sociales, politiques, culturelles qui les portent (ou qui les combattent). Les sortir de l'Histoire, tout simplement. C'est ce reproche qui a été fait à Zeev Sternhell et pas toujours innocemment.

Un débat sur le fascisme

Pendant longtemps, la *doxa* était dite par **René Rémond**, grand clérical devant l'Eternel. En France, existaient trois droites : bonapartiste, légitimiste, orléaniste. Ce départ avait un immense avantage : il ne se prononçait pas sur l'existence du fascisme en France ; mieux, il l'excluait du

¹ Ce n'est pas l'avis de tout le monde. Ainsi Jean-Clément Martin in *Annales historiques de la Révolution française*, de 2013 n° 372 décrit «une écriture aussi intolérante et polémique ».

débat qui était terminé avant même de commencer.

Secouant le cocotier, Sternhell, dans plusieurs ouvrages, faisait de la France le véritable berceau du fascisme et faisait commencer celui-ci dès la fin du XIXe siècle² ; en quelque sorte le fascisme était né avant le fascisme. Pour parler comme dans mon jeune temps, Sternhell est passé « *de l'autre côté du cheval* ».

Il y eut une sorte de haut le cœur, très français, très chauvin : « *De quoi, de quoi ? Un étranger va nous dire quelque chose sur l'histoire de France ?* ». Déjà, un américain, **Robert O. Paxton**, avait eu le front, en 1972, de nous parler de Vichy... Cela devint une véritable rengaine : Ainsi, *Le Figaro* du 13 mars 2019, écrit à propos de l'ouvrage *L'histoire refoulée* « *Zeev Sternhell, historien israélien bien connu, et les auteurs, pour la plupart anglo-saxons, qu'il a réunis se sont fixés pour objectif de revisiter l'histoire des Croix de Feu* ». La présentation de *L'Histoire*³ (revue fondée par **Michel Winock**⁴) évoque « l'historien israélien » qui récuse « les faits établis par nombre d'historiens français ». Dans l'important ouvrage de **Pierre Milza** *Fascismes français*, qui corrige un certain nombre d'approximations de Sternhell (pourquoi les nier ?), on ne compte plus les formulations comme « *l'universitaire de Tel Aviv* »...

Le débat aurait pu être bien plus fécond que la polémique. Présentant la controverse, la revue *Vingtième siècle* écrit : « *A Vingtième siècle, nous tenons Sternhell pour un historien vrai, de ceux qui vont aux sources, lisent de près et ont fait leurs preuves ; pour un chercheur qui, dans sa hâte d'avancer vers une connaissance renouvelée, est libre de prendre le risque de faire un livre discutable, sans pour autant se mettre au ban de la communauté scientifique ni souiller aucun drapeau* »⁵. Bien étrange exorde ! Aurait-il fallu croire que le risque de bannissement était seulement envisageable ?

Mais, malgré les récriminations, le débat fut poursuivi et le fascisme français fut étudié dans ses nuances : le seul parti fasciste de masse était celui de **Doriot**, par exemple. Le fascisme de masse, comparable au fascisme italien, au nazisme, au franquisme, n'existait pas en France. Il y eut des fascistes mais pas de fascisme. Tout cela est à porter au crédit de Sternhell, répétons-le, malgré ses erreurs et ses approximations.

Alors, pourquoi n'y eut-il pas de fascisme en France ? Le débat est complexe et bien riche. Par exemple, **Serge Bernstein**, historien solide, parle dans l'article mentionné plus haut de « *cette imperméabilité de la France au fascisme* ». Bien plus que « *les traditions démocratiques* » qu'il invoque (mais le système parlementaire italien n'existait-il pas avant 1920 malgré la monarchie ? mais les tentations autoritaires n'existaient-elles pas en France tout au long de la IIIe République depuis *l'Affaire Boulanger* jusqu'au gouvernement semi-militaire de **Clémenceau** ?) ne faudrait-il pas regarder du côté de l'immobilisme paysan qui a empêché de fournir la main d'œuvre déclassée propre aux coups de main fascistes ? Ne faut-il pas regarder du côté de l'Empire colonial propice à recevoir tous les assoiffés d'aventures ? Pas de besoin de corps-francs, quand la *Légion étrangère* ou l'aventure ultra-marine sont là...). Évidemment, il faudrait aller beaucoup plus loin que ces remarques mais ce n'est pas le lieu.

La gauche, matrice du fascisme ?

2 Notamment, *Ni droite ni gauche : l'idéologie fasciste en France*, 1983. Les citations de Sternhell sont tirés de cet ouvrage.

3 <https://www.lhistoire.fr/serge-berstein-r%C3%A9pond-%C3%A0-zeev-sternhell-dans-%C2%AB%C2%A0marianne-%C2%A0%C2%BB>.

4 Est-il possible que Winock, rédacteur d'*Esprit* et grand pourfendeur de Sternhell, eut été choqué par le rappel de l'approbation portée dans les colonnes d'*Esprit* à l'invasion nazie de l'URSS en 1941 ?

5 Présentation à l'article de Serge Berstein « La France des années trente allergique au fascisme » in *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, n°2, avril 1984. pp. 83-94.

Une autre erreur de méthode de Sternhell fut d'expliquer que « en France, le fascisme prend ses sources, et ses hommes, aussi bien à gauche qu'à droite, très souvent beaucoup plus à gauche qu'à droite ».

Allons donc ! Si les organisations ouvrières ont été la matrice du fascisme, il fallait être un irresponsable pour, comme l'a fait, par exemple, **Trotsky** proposer le *Front Unique des organisations ouvrières* pour barrer la route au fascisme. J'attends ici les arguments en ce sens, non sans un certain plaisir ...

Si tel était le cas, en Allemagne quelle est la continuité théorique, doctrinale, politique, organisationnelle entre le SPD et le KPD, d'une part, et le nazisme, d'autre part ? Quel est le chef nazi qui a fait ses armes dans « la gauche » ? Et en Angleterre ? Sternhell écrit : « Il ne s'agit point ici d'un phénomène spécifique à la France : le comportement du ministre travailliste **Oswald Mosley**... ». Certes, mais Mosley fut, d'abord, un député conservateur de 1918 à 1920, puis un député indépendant de 1920 à 1924, puis travailliste de 1924 à 1931, date à laquelle il fonde le « *New Party* », avant de devenir fasciste en 1932. Etablir une filiation entre le travaillisme et le fascisme par l'exemple, marginal et excentrique, de Mosley est, disons, approximatif.

La social-démocratie a besoin du parlementarisme que le fascisme veut détruire : « La victoire du fascisme s'accomplit par la destruction des organisations ouvrières et la suppression des libertés démocratiques »⁶. Ce seraient les organisations ouvrières qui seraient la matrice du fascisme qui les détruirait ? On a connu des scorpions moins suicidaires...

Il ne faut pas confondre le corporatisme de **Déat** qui a tout fait, dès *Perspectives socialistes* (1930), pour détruire le réformisme social-démocrate et celui-ci. Le destin des individus est net : les dirigeants sociaux-démocrates **Dunois** et **Lebas** s'étaient opposés à Déat, ils sont morts en déportation.

Il ne faut pas confondre non plus le fascisme qui est la destruction physique du mouvement ouvrier et le corporatisme qui est l'intégration des organisations ouvrières. C'est une erreur grave que faisait Sternhell ; elle ne nous aliène en rien notre sympathie et notre estime, mais nous ne sommes pas obligés de la commettre à notre tour.

Sternhell écrit également : « Nul autre parti communiste ne perd en faveur d'un parti fasciste un tel nombre de membres de son Bureau politique que le PCF »⁷. Cela est tout simplement faux. Les futurs *collabos* **Barbé** et **Célor** ne sont plus membres du Bureau Politique depuis 1931 et Doriot depuis 1934 ; on ne peut citer que **Gitton**, devenu hitlérien. On additionne des carottes et des camions. On oublie de dire combien il eut de membres de cette instance : une cinquantaine jusqu'à 1937 (dernier congrès avant la guerre). 4 sur une cinquantaine, la moisson est maigre et peu convaincante. Dans une revue maintenant sabordée faute de lecteurs, l'auteur de ces lignes écrivait : « A l'inverse, les bureaucrates qui tiennent leur place de l'appareil international restent pour l'essentiel fidèles : seulement 3 sur 31 membres du comité central d'avant-guerre (10 %), **Soupé**, **Vassart** et **Gitton**, quittent le parti et deviennent d'actifs collaborateurs hitlériens »⁸. La haine du stalinisme ne doit pas, elle non plus, nous aveugler...

Offusqué par le pilonnage en règle dont était victime Sternhell, **Laurent Joffrin** dans *Libération*

6 Philippe Burrin, *La dérive fasciste, Doriot, Déat, Bergery*, rééd., 2003, p. 79.

7 Cette citation sert un peu à n'importe quoi : un blog de Médiapart (<https://blogs.mediapart.fr/b-girard/blog/271218/lheure-des-gilets-jaunes-relire-zeev-sternhell>) nous invite à relire Sternhell au moment des Gilets Jaunes et des « doctrines les plus glauques défendues par quelques gros bras »...

8 JMS, « Le PCF en 1939 » in *Cahiers du mouvement ouvrier* 1999, n°7, pp. 89 et sq.

écrivait le 28 novembre 2014 : « *La critique de Sternhell est légitime. Son excommunication, certainement pas* ». On pourrait le plagier : la sympathie pour Sternhell est légitime. La répétition de ses erreurs, certainement pas.

Jean-Marc Schiappa, Président de l'IREL.